

« Croyants et incroyants, nous savons bien que nous avons le devoir, pour accomplir la loi de la vie, de faire tout ce qui dépend de nous. »

Lorsque nous écoutons autour de nous ceux qui réfléchissent sur la vie du monde, nous avons très souvent l'écho d'une pensée qui leur est venue à l'esprit : Beaucoup autour de nous, disent-ils, vivent dans la tristesse parce que, en regardant les événements de la vie du monde, ils ont l'impression qu'elle va toujours plus mal. Regardez, non seulement les hommes se sont battus, mais encore ils se sont chaque fois battus d'une façon plus terrible, plus épouvantable et plus barbare ; la violence de leur combat a toujours été plus affreuse. Alors, dit-on partout, vous voyez bien que l'humanité va vers quelque chose qui est toujours plus mauvais.

Ce raisonnement, croyez-le - et je veux essayer de vous le démontrer- est en réalité complètement faux. C'est vrai que l'humanité se bat sans cesse, et c'est vrai qu'à chaque guerre nouvelle l'humanité se laisse entraîner à des violences pires qu'avant. Mais est-ce parce que l'humanité est plus divisée dans les guerres d'aujourd'hui que dans celles d'hier que ses combats sont plus terribles ? Bien sûr que non. C'est exactement le contraire. Envers et contre toutes les folies des hommes, une loi - comme celle qui est dans le grain de blé pour lui faire donner un épi - est dans l'humanité et nous la voyons s'accomplir à travers toute l'Histoire. Et cette loi, malgré la folie des hommes, malgré leur sottise ou leur méchanceté, les conduit toujours davantage vers de l'unité. Et c'est précisément - paradoxe mais vérité - parce que l'humanité marche vers de l'unité que ses conflits sont tous les jours plus terribles.

Au commencement de la période de la science, toute l'Histoire nous le révèle, il y avait cinquante pôles autour desquels la société humaine était groupée. Puis, il y en eut moins, et chaque fois il y avait moins de pôles autour desquels les hommes se groupaient pour leur unité devenue plus massive. Évidemment, les chocs étaient chaque fois plus terribles. Ce n'était pas parce que les hommes étaient divisés, mais parce qu'ils avançaient vers leur unité.

Cette unité, si nous regardons l'Histoire, s'établissait toujours dans le crime de la guerre. C'était la guerre de celui qui se croyait plus fort et qui affrontait les autres par la puissance d'un tyran qui imposait alors la loi du vainqueur aux vaincus. Il faisait l'unité dans la tyrannie par la violence.

Parce que cette unité était faite par la tyrannie, les peuples sentaient la colère lentement monter en eux et, à la première faiblesse du tyran, le renversaient et le brisaient. Mais ces peuples, qui avaient été unifiés par la tyrannie, retombaient dans leurs divisions précédentes et bientôt, lorsque le souvenir du tyran s'était évanoui, il ne restait plus qu'une pensée dans le cœur de ces hommes, la nostalgie de l'unité - que sans doute on avait voulu leur imposer par la violence, et c'est pourquoi ils l'avaient rejetée - mais qui était quelque chose de bon.

Et après la page de la tyrannie, après la page de la libération, ces peuples, poussés par cette nostalgie, recherchaient librement, dans leur liberté, dans la justice, dans le respect de leurs diversités, à retrouver les liens qui permettraient à leurs sociétés d'être plus unies entre elles. Et ainsi, à travers toute cette série de phases, par la violence et la tyrannie, par la libération, par la volontaire et libre unification, l'humanité avançait avec un rythme qui perpétuellement se répétait.

Aujourd'hui, où en est l'humanité ? Les meilleurs, parmi ses penseurs, qu'ils soient des savants, des philosophes ou des hommes spiritualistes, affirment qu'elle est arrivée - et c'est l'évidence - à l'heure probablement la plus pathétique et la plus extraordinaire de toute son histoire.

Alors que jusqu'à présent, toutes les unifications qui se faisaient en elle étaient des passages de particularismes à d'autres particularismes moins nombreux, moins étroits, mais encore à des particularismes et des choses partielles, voici qu'aujourd'hui, nous le sentons bien, à travers la terre tout entière, un vent passe parce que les peuples prennent conscience qu'ils sont parvenus au bord de la dernière étape de l'unification.

D'où vient cette épouvante qui se glisse dans nos esprits, sinon de ce que nous prenons conscience que le monde en est arrivé presque au moment où, d'unification en unification, il sera bientôt groupé autour de deux pôles seulement. Alors, la tentation vient dans l'esprit de beaucoup de dire : « C'est bon. Nous sommes près de cueillir les fruits d'une unité nouvelle, d'une unification planétaire étendue, par son institution juridique, économique, aux mains de la terre tout entière. Eh bien, acceptons la loi qui, historiquement, constamment, a fait chaque phase nouvelle d'unification. Acceptons la guerre dernière, celle qui serait, cette fois, par la loi du vainqueur, peut-être un peu tyrannique, mais ensuite, nous le savons, par la libre volonté des peuples donnerait au vainqueur la maîtrise de l'univers et achèverait l'unité.

Bien sûr, cela a quelque chose d'enivrant, quelque chose qui grise certains. Ils croient, et ils n'ont pas le moyen de s'y dérober, qu'ils peuvent, en acceptant ce risque dernier, faire que l'humanité atteigne à sa maturité complète. Mais, voici que - et c'est là ce qu'il y a de prodigieux pour notre génération, pour vous et moi qui vivons ce moment de l'histoire humaine - par une coïncidence extraordinaire, au moment précis où l'homme voit en quelque sorte l'unité de toute son espèce, la terre tout entière, qu'il peut cueillir dans sa main, à ce moment précis, les découvertes de la science font que, dans ses mains, l'instrument de la guerre désormais est devenue d'une nature nouvelle, peut disposer de moyens tels, que si c'est par l'application de la loi coupable, de la loi tragique de la guerre qu'il essaye de faire l'unité finale, il risque, en portant la main sur le fruit pour le cueillir, de le détruire, et l'arbre avec lui.

Et à ce moment-là, qui est le destin de notre génération, il s'agit de savoir, pour l'homme d'aujourd'hui, si, poussé envers et contre tout vers l'unité finale parce que rien ne peut arrêter la loi de la vie, l'homme de ce temps, l'homme de la découverte atomique et de bien d'autres découvertes dont on n'ose pas nous parler mais qui peuvent être bien plus terribles encore en leurs conséquences que celles de la bombe atomique, sera capable, dans un redressement, dans une sorte de sursaut de prise de conscience intellectuelle et morale, de sauter par-dessus l'obstacle et, dans cette dernière étape, de faire son unité, d'éviter la folie, le crime qui serait le dernier de ses crimes parce qu'après il n'y aurait probablement plus de criminels pour en accomplir de nouveaux.

Il s'agit de savoir si l'homme sera capable de ce sursaut d'intelligence, de ce sursaut d'honnêteté et de ce sursaut de fidélité à la loi, à la loi de la vie, c'est-à-dire à la loi de Dieu.

Il s'agit de savoir si l'humanité, dans cette sorte de crise d'adolescence, par laquelle, nous le savons bien, passe tout être humain. Car nous sommes tous passés par cette crise de l'adolescence, par ce moment où en quelque sorte, le corps que nous avons a pris des dimensions, des énergies et des formes nouvelles, où notre âme d'une certaine manière se trouvait en retard sur le développement de ce corps. Et tandis que des énergies physiques immenses étaient là entre nos mains, notre âme n'en avait pas encore pris possession. C'est toute la crise de l'adolescence, de cette maladresse, de cette gaucherie que nous connaissons bien.

Pour l'humanité, c'est exactement cela aujourd'hui. Son corps, ses moyens matériels, ses nécessités économiques, ses possibilités scientifiques et techniques sont arrivées à un point que son âme, son intelligence, la hauteur de ses sentiments, sa générosité, n'ont pas encore rejoint.

Le problème est de savoir s'il sera possible que, par la volonté de quelques-uns, en vérité se produise une accélération de son âme pour qu'elle atteigne et rejoigne le cours de cette unité et évite que le déséquilibre ne produise la fin du monde telle que nous l'a décrite l'Écriture ; la fin du monde telle que dans notre foi de croyants nous savons qu'elle viendra, mais qui dans cette hypothèse, et ce n'est pas impossible, viendrait par la main même de l'homme, par la folie de l'homme, par la folie et la stupidité de ces hommes d'État et de ces hommes du peuple qui n'auraient pas su à temps imposer leur volonté.

Pour décrire la grandeur de ce moment de l'humanité, ce côté prodigieux de notre génération, il faudrait le génie d'un Shakespeare, d'un Victor Hugo.

Il y a là peut-être le drame le plus inouï de tous ceux qu'on pourrait imaginer.

Telle est la situation en fait.

Depuis deux années, et même depuis la fin de la guerre, j'ai été amené à parcourir un très grand nombre de pays du monde ; j'ai entendu les confidences de bien des hommes d'État. Je me souviens de ce ministre des affaires étrangères d'un pays qui n'est pas petit, qui me disait avec un sourire : « Vous, les fédéralistes mondiaux, vous nous donnez beaucoup de soucis à nous les ministres des Affaires étrangères parce que vous nous faites beaucoup de tort. Si je n'étais pas ministre, je serais parmi vous et j'agitais les peuples et les pousserais à ce qu'ils imposent cette volonté, mais parce que je suis ministre des Affaires étrangères, je suis contre vous parce que ma fonction est de défendre la grandeur de ma nation, la souveraineté et les intérêts de mon pays. Alors, ajoutait-il, à voix basse, souvent j'ai de la rancune contre vous, les fédéralistes, parce qu'en agitant les peuples et en disant partout qu'il est nécessaire de limiter les souverainetés, qu'il faut établir la loi mondiale dans le respect de la volonté des peuples, qu'il faut constituer un pouvoir fédéral mondial, en montrant que c'est possible, vous poussez ces peuples à condamner la politique que nous faisons, nous les Gouvernements des Nations. Alors, nous vous en voulons. Mais en même temps, ajoutait-il, nous vous disons tout bas « continuez » et faites comprendre à tous les peuples à travers la terre entière que c'est bien cela qui est le seul salut pour que ce soient les peuples qui nous blâment et nous obligent à faire cela, car nous ne pouvons pas le faire de notre initiative, nous n'avons pas été mandatés pour cela. Il faut que ce soient les peuples qui, dans l'expression qui est la leur, par tous les moyens qui sont les leurs, puissent nous imposer cette volonté.

Et c'est pourquoi nous passons à travers la terre entière. C'est pourquoi les jeunesses fédéralistes se sont rassemblées de tant de nations du monde dans votre ville accueillante d'Amsterdam et, pendant une semaine, vont travailler au lieu de passer leurs vacances à s'amuser et vont se pencher sur ces problèmes desquels dépend le destin même de l'humanité.

C'est pour cela que, dans quelques jours, sous la présidence de Lord Boyd Orr, nous allons, à Stockholm, avec des gens venus de la terre toute entière, étudier ces problèmes sous leur angle juridique, technique et politique, et essayer de faire avancer les choses.

C'est pourquoi je vous dis, je vous supplie, vous tous, qui que vous soyez, simples gens, travailleurs manuels, ouvriers, syndicalistes, d'apporter tout le poids de votre autorité. Vous pouvez beaucoup parce que, vous le savez bien, à l'heure actuelle, les peuples ne sont plus des enfants ; ils s'éveillent et quand ils veulent quelque chose, en réalité ils réussissent à l'imposer. Nous l'avons bien prouvé dans ces heures terribles que nous venons de vivre, dans ces heures de la guerre où les forces les plus populaires, avec l'appui de toutes les catégories de citoyens d'autres nations, ont réussi à briser la pire des tyrannies.

Nous le savons bien, c'est une force immense. Il faut que vous nous apportiez l'appui de cette force. Et les intellectuels aussi. Et les techniciens aussi. Et les savants aussi. Et ceux des classes libérales aussi. Il faut que chacun, dans le domaine qui est le vôtre, aidiez, soutenez notre action.

Alors, si nous réussissons à faire qu'une force immense se lève assez vite, rien ne pourra s'opposer à ce que la vie passe, à ce que la vie survive, à ce que la vie triomphe et à ce que, aux yeux de l'humanité, disparaisse la honte d'une destruction venue de ses propres mains et s'ouvre une ère dont il est impossible que nous disions ce qu'elle serait, si ce n'est que nous pouvons voir, sans bien sûr engendrer un paradis, qu'elle ouvrirait à l'humanité des perspectives absolument nouvelles. Une humanité unifiée, résolvant les problèmes économiques d'une façon intelligente avec les moyens que lui donne la science, permettant à l'homme de s'arracher à l'ignorance, à la misère et par conséquent à la révolte.

Nous ne savons pas quelle serait l'étendue, quelles seraient les immensités qui seraient ouvertes devant notre espèce d'hommes.

Croyants et incroyants, nous savons bien que nous avons le devoir, pour accomplir la loi de la vie, la loi de la vie qui est volonté de Dieu, de faire tout ce qui dépend de nous pour que cela soit.

Et s'il en est autour de vous qui parfois vous disent : « Mais ce n'est pas par là qu'il faut commencer ; il faut commencer d'abord par convertir le cœur de l'homme et après on verra alors à modifier les structures juridiques de la société humaine », répondez à ceux-là qu'ils se trompent. Il ne s'agit pas de commencer par l'un ou par l'autre. Il s'agit de mener les deux de front, l'un et l'autre aussi. Car des hommes même excellents, même les meilleurs de tous les hommes, si vous les mettez en société, obligés de vivre sous une loi qui est mauvaise, sous une loi qui est absurde, sous une loi qui va contre ce qui est leur nature, ils seront malheureux et se rendront la vie impossible les uns aux autres, non par leur mauvaise volonté, mais parce que la loi sous laquelle ils sont obligés de vivre est mauvaise.

Au contraire, si vous établissez des lois qui soient humaines, justes, raisonnables et, autant qu'il est possible, conformes à ce qui est la loi même de la nature à un tel moment de son développement, alors ceux qui ne sont pas tout à fait mauvais seront aidés pour devenir meilleurs par la sagesse de ces lois. Pour ceux mêmes qui sont mauvais, la société a plus de moyens à s'employer à les rendre meilleurs. Avec des lois justes, il est possible de faire vivre des hommes en société, des hommes tels qu'ils sont, avec leurs imperfections, d'une façon qui, sans être le paradis, soit possible pour tout le monde.

Je crois que nous devons avoir devant les yeux sans cesse ce sentiment que, lorsque nous paraîtrons devant Dieu, nous les hommes de la génération présente, il est une question qu'il nous posera immédiatement après celle de la charité : « J'ai eu faim, j'ai eu soif, est-ce que tu m'as donné à manger, est-ce que tu m'as donné à boire ; j'étais malheureux, est-ce que tu m'as soulagé ? ». Et nous lui dirons : « Nous ne vous avons pas connu, nous ne vous avons pas vu ; nous n'avons pas pu vous nourrir, nous n'avons pas pu vous soulager dans votre souffrance. » Il nous répondra : « Chaque fois que tu connaissais un peuple qui était malheureux, chaque fois que tu connaissais un homme qui était malheureux, c'était moi dont la souffrance était devant toi. Qu'as-tu fait ? »

Après nous avoir posé cette question, il en est une autre, à nous les hommes d'aujourd'hui, que le Seigneur sans aucun doute nous posera : « Du mot dernier dans lequel à l'instant suprême, j'ai mis toute mon âme, toute ma volonté de créateur, de frère des hommes venu pour les sauver, qu'as-tu fait de ce mot qui disait : Père, faites qu'ils soient un comme nous sommes un ? ».